

José Sangenis, retraité et militant

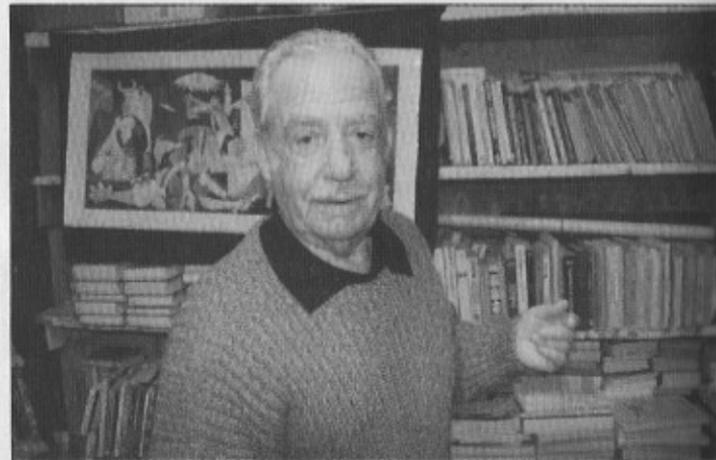
Le compagnon de la CNT

José Sangenis est une figure perpignanaise de la CNT. Lui a connu la Retirada. Il avait neuf ans alors. Son père, militant de la CNT, montait et administrait des coopératives en Catalogne du Sud. Lors de l'exode, la famille, séparée, est parquée au camp d'Argelès. Alors que son père reste au camp, José est conduit avec sa mère et sa sœur à Clermont-Ferrand, en train. Les conditions de vie y sont meilleures. Mais au bout de quelques mois, on demande aux mères si elles souhaitent retrouver leur mari dans les camps, à

Argelès, Brams, Vernet. " On est reparti dans le train, de nuit, les gares n'étaient pas éclairées, se souvient, ému, José. Et on s'est aperçu qu'on est arrivé à Irun. En fait, on nous ramenait en Espagne ". Finalement, après des jours passés dans des trains à bestiaux, ils se retrouvent à Barcelone, en résidence à la prison de Montjuic. Au bout d'un mois et demi, la petite famille peut retourner à Terrassa, dans la maison familiale. En 1944, sa mère a pu retrouver son mari à Collioure. Un an plus tard, le jeune José les

rejoint. " J'ai fait maçon à Collioure. Il y avait un compagnon de la CNT, Vicente, qui passait des armes en Espagne. Des armes et de la propagande. Il m'a demandé si je voulais l'aider. J'ai dit " oui ". On passait des sacs de 25 kilos avec des armes par la Massane. On a fait cela de 1946 jusqu'à la mort de Franco. On passait également de la propagande, avec de vrais faux passeports. On sentait l'obligation de faire cela, on portait des tracts à Barcelone, à Girona, à Terrasa. On a fait des affiches contre le tourisme en Espagne, on

a organisé des manifestations. On a fait sauter des pylônes électriques à l'explosif en Espagne. On planquait l'explosif. On a voulu faire sauter le pont de l'autoroute au-dessus de la nationale, entre le Perthus et la Jonquera, pour bloquer les deux axes. On avait placé les explosifs sur les piliers du pont. Et on a décidé de ne pas le faire par crainte de blesser des innocents. On a repris l'explosif et on est revenu le cacher ici. On a récolté de l'argent pour les compagnons dans les banques ". Les libertaires parlent alors d'expropriations



pour ces braquages de banques dont les recettes doivent aider à la lutte. " De pleines valises de billets partaient de l'autre côté de la frontière vers des familles de prisonniers. C'était l'organisation de la CNT qui s'occupait du transfert, et l'argent arrivait. On n'a jamais gardé un sou pour nous ". Dans les

années 60-70, ils sont une dizaine de compagnons à s'activer à Perpignan, d'autres à Carcassonne. " La mort de Franco a été une libération pour nous, se souvient José. Il y a plein de gens qui ne voulaient pas retourner en Espagne tant que Franco serait vivant. A sa mort, on a commencé à y retourner ".

"X" alias Sergi, journaliste

Une rupture effroyable

On l'appellera Sergi, pour préserver un anonymat qu'il juge nécessaire de conserver. Lui n'a pas connu les premières années du franquisme. Son père, commissaire de police à Barcelone lors de la République, s'est impliqué fortement dans la lutte antifranquiste. En février 1939, il passe, comme des milliers d'autres, avec sa femme et sa petite fille âgée d'un an, par le Perthus, pour découvrir le camp d'Argelès. La petite fille meurt là. Un an plus tard, les parents de Sergi quittent Argelès pour se rendre en Côte d'Or. La grand-mère de Sergi meurt durant le trajet. Son grand-père décède un peu plus tard, de chagrin. Sergi naît à Paris en 1944. Après guerre, la petite famille s'installe en Normandie, à Fécamp, où le père ouvre une boutique de photographie. C'est là que la conscience de Sergi se construit. "Il y avait

nombre de réfugiés qui se retrouvaient tous les week-ends chez mes parents. On parlait catalan. Tous étaient anti-franquistes bien sûr. Et tous cultivaient l'espoir de repartir là-bas". Sergi travaille à Paris à la fin des années 60. Il fréquente la diaspora de réfugiés catalans et espagnols. Les bouleversements de mai 68 le poussent à se rapprocher de l'Espagne. "C'était sûrement la continuation du souhain des mes parents. Je suis venu ici, à Perpignan, en 1974. J'ai milité dans les mouvements libertaires anti-franquistes. C'était une évidence. On faisait passer des journaux, de la propagande de l'autre côté. On avait monté un réseau de solidarité pour aider les gens qui venaient de l'Espagne. On a salué la mort de Franco au champagne. Mais la mort de Franco, ce n'était pas la mort du franquisme. De

l'autre côté, c'était la même machine, la même police, la même répression. On a continué à aider les gens qui avaient des problèmes". En 1979, Sergi est victime d'une machination. Une cellule antiterroriste doit être créée en Espagne. La Guardia Civil et la police rivalisent pour en obtenir la direction. Les premiers imaginent alors un stratagème pour se faire mousser. "Ils ont arrêté des copains à Barcelone en 1979, raconte Sergi. Nous bien sûr, on a bougé. On est allé à Barcelone, on a vu les familles, les amis, des avocats. Une balance nous a dit que d'autres amis étaient menacés. On a décidé de leur faire passer la frontière. Je suis tombé dans un traquenard. Au lieu du RDV, il n'y avait pas d'amis mais une trentaine de gardes civils qui m'attendaient. J'étais Français, c'est ce qu'ils voulaient pour pou-

voir évoquer un complot international. J'ai été torturé cinq jours à Barcelone puis enfermé avec un ami à la prison Modelo durant 9 mois avant d'être libéré. On devait être jugés et on avait interdiction de quitter l'Espagne. Bien sûr, on a filé quand même. Là-bas, on ne juge pas par contumace. Dix ans après, alors que je faisais un reportage à la Corogne, j'ai été arrêté dans mon hôtel. J'ai fait 15 jours de prison et comme l'ETA a tué le procureur qui s'occupait de mon dossier, 15 jours de plus, le temps de nommer un autre procureur (...). Le franquisme, cela a tout changé dans ma vie. Je ne devrais pas vivre en France, ma sœur n'aurait pas dû mourir, mes grands-parents non plus. Mes parents n'auraient pas dû vivre cette rupture. Cela a été une fracture effroyable. J'en sens encore un traumatisme au niveau



familial. Quand on vit cela, on a toujours le cul entre deux cultures. J'ai eu le statut d'apatride jusqu'à mes 21 ans. Je me sens

chez moi, ici à Perpignan. Mais en même temps, je n'ai pas l'impression d'appartenir à un territoire".

Felip Solé, réalisateur > Juger le franquisme



" J'appartiens à la génération 1968, la première qui a pris en compte la guerre d'Espagne ". Né à Lleida en 1948, habitant Céret, Felip Solé aujourd'hui directeur et réalisateur de TV3, est une des figures locales de la lutte anti-franquiste. " J'étais alors étudiant à Barcelone. Ces années-là ont commencé les manifestations avec les syndicats étudiants. Certains d'entre nous se sont radicalisés dans les années 70. Il y a eu la formation de petits groupes et des "expropriations" de banques. Le but était de se doter de moyens pour la propagande et pour soutenir les grèves ouvrières. On connaissait le tarif. Avoir un tract, c'était un an et demi de prison. Participer à une manif, c'était aussi un an et demi de prison. Avoir un drapeau combat ou révolutionnaire, c'était deux ans.

Appartenir à une organisation, c'était deux ans et demi. On savait cela. On savait qu'avec le braquage de banque, on passait une frontière de non retour. Mais il faut dramatiser cela. Braquer une banque, ce n'était pas difficile. Et on était jeunes. J'ai monté un groupe autonome, proche de celui de Puig Antich. C'est à cause de lui que je suis venu en exil. Quand il a été arrêté, on a été obligés de partir. On a passé la frontière par la montagne avec un groupe de 12 copains le 3 mai 1974. A Perpignan, on a été hébergés par Miquel Maillol. Josep Deloncle nous a aussi aidés énormément, financièrement, et en nous hébergeant. Quand la préfecture a cherché à nous éloigner de la frontière, il a été le premier à s'y rendre pour discuter et s'opposer à tout transfert. Cette

situation a duré jusqu'à la mort de Franco. Les campagnes de soutien avec nos camarades nouvellement arrêtés ont continué, comme la propagande. Et puis on ne pouvait toujours pas aller en Espagne sans courir le risque d'être arrêté. En 1976, il y a eu une amnistie mais qui ne concernait que les franquistes. J'ai décidé de rester ici, à Céret. Après la mort de Franco, il y a eu une période trouble. La droite espagnole menaçait. C'est à cette époque que la librairie espagnole de Perpignan a sauté. Quelques jours plus tard, le local du groupe anarchiste Puig Antich explosait. Des attentats fomentés par la droite espagnole et la Guardia civil. La transition a été longue. Nous, on ne voulait pas cela. On voulait une rupture. Il n'y a pas eu de jugement en

Espagne du franquisme, pour les crimes contre l'humanité. (...) Le franquisme a bouleversé nos vies. Il nous a poussés à l'exil. Cela m'a permis de connaître le monde. Mes premières 72 h à Perpignan, cela a été comme découvrir un autre monde, tout était différent, le comportement des gens, les femmes, le niveau intellectuel.... Cela a aussi brisé mon premier mariage... Mais cela a surtout été douloureux parce que l'on est passé à côté de la société plus humaine à laquelle on aspirait. J'ai des amis qui ne l'ont pas supporté. (...) Les P-O ont été marqués par l'anti-franquisme. Historiquement parce que beaucoup de républicains catalans et espagnols ont voulu rester ici. Les P-O ont été la mémoire de cette lutte, l'ont surveillée".